Swaper la publication

Gabriel Gallezot, Olivier Ertzscheid

▶ **To cite this version:**

Gabriel Gallezot, Olivier Ertzscheid. Swaper la publication. Quadernni, 2006, Printemps 2006 (60). sic_00098096

HAL Id: sic_00098096

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00098096

Submitted on 24 Sep 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version soumise à évaluation d'un texte paru dans :
Quaderni n° 60, printemps 2006, éditions Sapientia.

Gabriel Gallezot
Maître de conférences à l'Université de Nice Sophia Antipolis, URFIST
Laboratoires I3M
gallezot@unice.fr

Olivier Ertzscheid
Maître de conférences à l'Université de Nantes (IUT de La Roche sur Yon)
Laboratoire DOCSI
olivier.ertzscheid@univ-nantes.fr

Swaper la publication

L'acronyme francophone Swapie (Sites Web d'Auto-Publication d'Information Ethique) [JEANNE-PERRIER et al., 2004] évoque avec insistance : to swap (« permuter »). Ce verbe révèle tout le contexte et l'enjeu des Swapie : échanger l'information autrement et dans d'autres lieux. Changer les producteurs, les diffuseurs, les éditeurs… Mais aussi changer la manière dont s'organise la publication des différents genres (journalistiques, scientifiques, associatifs) avec une idée forte : le citoyen, le chercheur, le militant… peut (se) publier.

L'industrie de l'électronique et les fournisseurs de contenu nous ont habitué à *swaper* de support, passant du vinyle et autres bandes magnétiques au CD, des disquettes au CD … puis du CD au « en ligne », dématérialisant en quelque sorte le support (nous n'omettons pas les disques et les « câbles » des réseaux, mais ils sont « invisibles » à l'usager) pour se focaliser sur un contenu numérique manipulable à souhait par tous. Nous sommes donc passé d'un contenu maîtrisé dans sa diffusion et dans son évaluation par les tenants des supports et de l'inscription sur ces supports à une liberté de diffusion et d'expression pour tous.

Au moins deux axes d'étude sont nécessaires pour observer le phénomène de l'auto-publication : un axe technique et axe social. L'axe technique concerne les outils de publication ainsi que les protocoles et standards associés aux réseaux, bref tout ce qui relève l'organisation technique des flux d'information. L'axe social a trait aux figures de l'auteur, du lecteur, de l'individu ou du groupe, de ces agencements collectifs d'énonciation à l'œuvre dans l'organisation sociale des flux d'information. Ces deux axes étant par ailleurs intimement liés par l'objet médié (document, œuvre, écrit d'écran… selon l'appellation choisie[1]) dans l'organisation de ces flux.

Points de définition

Mais s'agit-il de diffuser, de publier ou d'éditer ? Si on définit la publication comme un processus de mise en forme d'un contenu préalablement sélectionné (collecté, agrégé, synthétisé…), en vue de sa diffusion collective, pour l'auto-publication, il faut ajouter : « sans intermédiaire ». C'est effectivement cette notion de désintermédiation qui est en jeu. Le producteur de documents est aussi le diffuseur. Une autre notion essentielle concerne la sélection/validation [relecture, réécriture travail de l'éditor]. Elle permet de réaliser la distinction entre publication et édition. L'auto-publication dans ce cadre associe la production à la diffusion directe reléguant la sélection à l'édition, à un tiers. La désintermédiation s'accompagne parfois d'une réintermédiation souvent fondée sur un service non-marchand.

Il s'agit donc de publier autrement. Si cette première définition met en avant l'individu ou une communauté (préfixe "auto"), on peut aussi envisager une définition mettant en avant la notion d'automatisation. Le Web devient socio-sémantique [Zacklad, 2005] et avec lui la possibilité de

[1] Nous choisissons le terme de document. Il nous semble suffisamment générique pour recouvrir les autres termes.

construction automatique de document à partir d'autres documents grâce à des filtres à valeur ajoutée (métaphore de la percolation). Ainsi, des documents peuvent être auto-publiés en fonction des requêtes des usagers du Web, rendant par ailleurs effective certaines apories permises par l'hypertextualisation des contenus, tels ces textes lus alors même qu'ils n'ont pas été écrits (mais générés à la volée à partir de fragments épars).

Réaménagement des distances entre auteur, document et public.

Les intermédiations entre auteur, document et public ne disparaissent pas, elles s'estompent, se modifient, offrant une nouvelle amplitude ainsi que de nouvelles vectorisations possibles au schéma habituel de la communication :
- l'auteur peut lui-même diffuser ses documents auprès d'un large public (questionnant ainsi l'infrastructure même de l'Internet, les outils publication, ainsi que les processus de sélection et de validation)
- les documents de l'auteur peuvent circuler plus facilement au sein du public (questionnant cette fois la visibilité des documents, la connexion des internautes, et la liberté d'expression)
- le public peut davantage interagir avec l'auteur (questionnant enfin les figures de l'auteur et du lecteur, les réseaux sociaux, et la production de documents)

Au-delà de cette relation triadique qui révèle les nœuds de l'auto-publication, il faut aussi interroger le modèle de l'auto-publication dans sa pérennité, questionnant finalement en cela l'économie et la politique de ce modèle.

Après être revenus sur l'infrastructure de l'internet et des services associés par le biais d'une petite histoire des outils de publication (partie 1) nous étudierons les acteurs et les chaînes de publication (partie 2) pour questionner l'économie et la pérennité de ce modèle (partie 3).

I - L'infrastructure de l'Internet, services associés, et outils de publication

Pratiquement plus aucun document contemporain n'échappe à un passage par un support électronique. Le contraste est très fort entre la stabilité relative qui a prévalu jusqu'ici et la bascule soudaine dans une forme radicalement nouvelle d'organisation et de conception des documents [RTP-DOC, 2003, 2005]. De la genèse d'un document à sa diffusion et son(sa) (ré)utilisation, l'électronique est sans cesse présente. Cette omniprésence dissipe en quelque sorte le support, mais surtout met en exergue de nouvelles manières d'appréhender le processus d'écriture.

A- Technologies disruptives.

Le rappel en introduction sur l'industrie des supports qui nous contraint à swaper régulièrement reprend le concept de [Christensen 1997] sur les technologies disruptives. A cet égard l'origine « électrique » du terme en français nous éclaire. « *Disruptif(ive) : qui produit une étincelle qui dissipe une partie de l'énergie accumulée.* » Il s'agit effectivement de dissiper l'économie d'un support à la lueur d'un autre. L'étincelle de technologies marginale à faible coût vient bouleverser la donne et finalement dissiper l'organisation en place. Le phénomène de l'auto-publication appréhendé sous l'angle des technologies disruptives fait apparaître 3 grands pôles : la construction du Web, les outils de publication du Web et la notion de gratuité des services en ligne.

A1 – La construction du Web

Le Web (1989) s'est construit[2] sur l'idée d'optimiser la circulation des connaissances, notamment pour les communautés scientifiques. Aujourd'hui il recouvre un territoire plus vaste, se confondant même

[2] http://www.w3.org/People/Berners-Lee/Longer.html

pour l'internaute non averti avec l'Internet, omettant ou amalgamant en cela ses autres composantes (mail, news, P2P, etc...). Le Web dès son origine représente un moyen rapide et peu coûteux pour diffuser des contenus (scientifiques notamment). Si des entrepôts de textes alimentés par mail préexistaient (ArXiv[3] par exemple), le développement de serveurs Web et l'apparition des navigateurs (1990) vont rapidement capter l'intérêt des scientifiques pour diffuser et rendre plus facilement visibles leurs travaux de recherche et ce sans intermédiaires (éditeurs, bibliothécaires, etc.). De ce « départ scientifique », le Web public décolle avec l'arrivé des navigateurs supportant les images sur les systèmes d'exploitation des ordinateurs de bureau. La simplicité du langage HTML permet à un nombre de plus en plus grand d'internautes de produire des pages Web et de les publier sur un serveur « http » pour les rendre visibles et accessibles à un large public. Les outils de recherche sont alors apparus, indexant automatiquement ou manuellement les nouvelles pages, pour créer des bases de références interrogeables. Ensuite, l'évolution du Web se situe notamment dans les outils de publication (Cf.§ A2) et dans la somme considérable de documents qu'ils mettent à disposition. Ainsi on perçoit bien que le phénomène d'auto-publication, s'il n'est pas nouveau, trouve avec la construction du Web et son essor, non seulement un moyen efficient d'exister, mais justifie rétroactivement l'existence du Web. Néanmoins le besoin de d échanger des documents entre pairs (du moins au sein d'une communauté restreinte) possible à l'origine du Web, est désormais dévoyé par le gigantisme des corpus documentaires disponibles. Les naissances du P2P et d'un web socio-semantique peuvent être perçus comme une réponse à cette attente, et justifier également la persistance de modèles régulés de validation et d'échange qui sont dès lors simplement transposés dans la sphère électronique.

Si les pages Web ont besoin d'un serveur pour fonctionner, donc font appel à des services d'hébergement, le P2P lui fonctionne sur un principe de partage d'espace de disque durs. Cette mutualisation « d'espace disque » de machines individuelles permet à un utilisateur de déposer dans un répertoire dédié de son ordinateur ce qu'il souhaite partager (qu'il ait produit ou non le contenu), pour que d'autres utilisateurs (qui eux aussi partagent un ou plusieurs répertoires) puissent chercher et prendre ce qu'ils souhaitent dans ce « disque commun virtuel » (l'ensemble des répertoires partagés d'un réseau P2P). Si le P2P est généralement associé à la piraterie de MP3, de DivX et à l'idéal de l'origine du Web, la solution technique et le modèle de publication associé sont réellement novateurs, efficients et révélateurs du phénomène d'auto-publication. Les majors avec des solutions comme *mashboxx*[4], ne s'y trompent pas. Il peut également, au sein d'entreprises, constituer une alternative ou un complément intéressant au système de gestion des connaissances[5].

Le Web sémantique[6] se présente comme la suite logique du Web, un de ses initiateurs est d'ailleurs Tim Berners-Lee. Pour l'heure, il promeut essentiellement le partage de données entre applications (basé sur RDF[7], des ontologies et des agents) et peu ce qui apparaît pourtant dans le texte fondateur[8] [Berners-Lee , 2001], à savoir la partie socio-cognitive d'un tel dispositif, probablement par manque d'applications pérennes à grande échelle. Les travaux se réclamant du *Web Sémantique* cherchent surtout à développer les possibilités d'inférence automatique d'agents logiciels portant sur des contenus stables et assez simples pour être décrits en logique formelle.
Le Web Socio Sémantique est lui à appréhender comme visant à faciliter la prolongation et la préservation des transactions communicationnelles à l'intérieur de communautés de pratiques ou d'actions spatio-socio-temporellement distribuées [Zacklad, 2005]. Quel que soit le type de Web sémantique, il met en avant une certaine forme d'automaticité de l'auto-publication par l'intermédiaire de filtres à valeur ajoutée (humain, technique ou hybride).

A2 – Les outils de publication du Web

[3] http://arxiv.org
[4] http://www.mashboxx.com/
[5] Voir des solutions comme Human Links : http://www.human-links.com/2/en/index.php
[6] http://www.w3.org/2001/sw/
[7] Resource Description Framework (RDF)
[8] "*The Semantic Web is an extension of the current web in which information is given well-defined meaning, better enabling computers and people to work in cooperation*."

Nous venons de voir que l'auto-publication peut être le fait d'un individu ou d'un groupe d'individus et peut également être quasi-totalement automatisée, nécessitant en cela un certain nombre d'outils et d'usages, que l'on peut classer ainsi :

- Individus ou collectifs aidés d'outils et de plateformes logicielles (sites Web, blogs, wikis, archive ouvertes, RSS[9], ...),
- Outils et agents logiciels seuls (échanges entre base de données sur la base d'ontologies et d'agents cf. § ci-dessus Web sémantique)

A l'origine du Web, les pages se réalisaient avec un simple éditeur de texte et un navigateur. L'évolution du HTML et les besoins d'outils WYSIWYG ont fait apparaître les éditeurs HTML. S'ils existent encore, ils servent essentiellement à produire des pages personnelles, des projets HTML de très petite envergure ou la correction de sites existants. En effet, le besoin de pages dynamiques s'adaptant à la demande d'un lecteur, à des flux de nouveaux contenus et au partage restreint ou élargi de documents a fait rapidement apparaître l'interfaçage des serveurs Web à des bases de données. A cet égard le trio Apache (serveur), MySQL (base de donnée), PHP (langage) constitue une association classique pour des projets de Web dynamique[10]. Jusqu'en 2000 la maîtrise de ce trio était indispensable pour réaliser une telle plateforme de publication. Avec l'apparition de la notion globale de CMS (Content Management System) ce trio fusionne dans des outils de publication en ligne « clé en main », qui même s'ils s'avèrent parfois (en tout cas pour certains à usages professionnels) délicats à installer ou à paramétrer sont en revanche totalement transparents et ne nécessitent pour produire/ diffuser des contenus[11] pas davantage de compétence technique que pour envoyer un courrier électronique. On peut considérer plusieurs types de CMS largement répandus actuellement sur le Web : ceux permettant la création de sites Web (ex : SPIP, 2001), ceux dédiés à la réalisation de blogs (ex : Dotclear), ceux proposant des wikis (ex : Wikini) ou encore certains spécialisés pour les archives ouvertes (ex : Eprint). Ces outils sont globalement assez simples à mettre en œuvre, mais il faut toutefois distinguer les individus capables de mettre en place la plateforme et la maintenir et les individus déposant des contenus sur cette dernière. Trois niveaux sont alors à distinguer : l'autonomie complète, la dépendance partielle et le service « clés en main ».

L'autonomie complète consiste à posséder son propre serveur sur lequel l'installation, les configurations et la maintenance sont entièrement à votre charge. Si la liberté est totale, une multitude de compétences informatiques sont nécessaire avant de pouvoir publier le moindre document.

La dépendance partielle consiste à déléguer l'aspect maintenance et une partie de configuration. C'est par exemple le cas du service offert par votre FAI, ou du service informatique de votre organisme, quand il vous alloue un espace Web et vous propose l'activation d'une base de données. L'installation et un minimum de configuration restent à votre charge.

Le service « clés en main » vous permet de ne pas vous préoccuper des aspects techniques de la plateforme, vous avez en revanche une plateforme uniformisée et entièrement soumise aux aléas du service.

A3– La notion de service en ligne

Derrière la dépendance partielle et le service « clé en main » il y a soit des logiques de service à valeur ajoutée qui permettent de capter l'usager, soit simplement la vente de service. Ainsi, les FAI ou les outils de recherche proposent gratuitement des espaces de stockage, des services mails, des hébergements de blog, etc.

Pour ne prendre que l'exemple des outils de recherche : Google, Yahoo ou Microsoft (MSN) règnent sur le Web où ils se livrent à une concurrence acharnée. Tous trois tirent l'essentiel de leurs revenus des liens publicitaires qu'ils déclinent sur chacun de leurs services (blogs, mail, photo sharing, desktop search, etc.). Avec, pour chacun, l'ambition de devenir *le* portail Web unique et universel. Pour cela il

---

[9] http://www.xml.com/pub/a/2002/12/18/dive-into-xml.html

[10] D'autres langages, d'autres serveurs et d'autres SGBD sont bien entendu utilisés, mais le trio présenté est emblématique.

[11] Selon que l'on considère l'ensemble plateforme/contenus comme un document ou la plateforme comme un moyen de diffuser des contenus préalablement produits.

[13] Olivier Ertzscheid, Le jour où notre disque dur aura disparu, LE MONDE du 20.04.05, http://www.lemonde.fr/web/imprimer_element/0,40-0@2-3232,50-640948,0.html

faut que ces services soient autant de ponts entre trois espaces jusque là bien distincts : d'un côté le Web public, de l'autre le Web privé (courriels, forums, listes de diffusion…), enfin notre « monde informationnel personnel » enfoui dans les mémoires de nos ordinateurs[13]. Ces deux avatars de l'auto-publication (scientifique et intime) fusionnent ainsi et sont indexés, c'est à dire *in fine* « re »présentés de la même manière au travers des outils de recherche, soulevant ainsi nombre de questions sur la nécessité d'une bibliothéconomie de la connaissance auto-publiée, qui seule permettrait de trier le bon grain de l'ivraie. A ce titre les modèles mixtes mis en œuvre par la plupart des éditeurs scientifiques sont exemplaires (où l'on observe la coexistence de processus traditionnels de validation et de sélection par les pairs avec la diffusion libre sur des sites d'auto-publication – archives ouvertes – des mêmes documents)

Un autre point important concerne le P2P et les technologies qui tournent autour des *Grid technologies* (mise à disposition de la puissance de calcul des micro-ordinateurs en réseau dans le cadre de programmes scientifiques ou de recherche).

II - Acteurs et le cycle de publication

Nous l'avons déjà évoqué, l'auto-publication se caractérise notamment par des phénomènes de désintermédiation et de réintermédiation où des acteurs sortent des processus de production et de diffusion pendant que d'autres y rentrent.

A1 - Cycle de publication

Considérons, le cycle suivant :

Ce cycle correspond au processus traditionnel de publication où l'auteur produit un texte, qui est ensuite évalué. Un travail d'édition se met en place (corrections, mise en page …), le texte est alors diffusé. Ce texte est acquis par un lecteur (via une bibliothèque, une librairie, …) et puis le cycle peut boucler avec la rédaction d'un nouveau texte à l'issu de plusieurs lectures.
L'auto-publication sur le Web *swape* ce cycle pour mettre directement en relation l'auteur et le lecteur, y compris dans le cadre de processus de revue par les pairs dans lesquels des « non-pairs » disposent du pouvoir de validation. C'est alors la valeur d'usage qui devient la clé de voûte de la diffusion des connaissances.
Par ailleurs, les acteurs traditionnels de la chaîne éditoriale sortent au profit d'acteurs de développement logiciel ou de sociétés proposant des services en ligne gratuit (Cf, § A2 et A3)

La relation auteur-lecteur (y compris médiatisée par des filtres techniques) est centrale pour l'auto-publication. Les processus de dés/ré-intermédiation qui la traversent donnent corps à une échelle inédite jusqu'à lors à différents agencements collectifs d'énonciation.
L'Internet cumule à la fois les propriétés des médias de masse et celles de la communication interpersonnelle. Ce caractère dual se fait encore plus ressentir dans le cas de l'auto-publication en raison de la proximité qui unit les auteurs et les lecteurs, c'est-à-dire les producteurs de contenus et les internautes sur le web. On peut ainsi mettre en évidence que le travail de l'auteur se déplace significativement de la rédaction de contenus en tant que telle, vers la diffusion et l'animation des relations avec la communauté des visiteurs du site. Les travaux menés par Valérie Beaudouin et son équipe UCE à France Télécom R&D sont tout à fait éclairants de ce point de vue. Fondés sur l'observation d'un très vaste corpus de pages personnelles, ces travaux démontrent très clairement que seuls perdurent les sites étant parvenus à tisser des liens très étroits et fréquents avec leurs visiteurs. A l'inverse, 40 % des sites personnels sont abandonnés dans l'année car ils ne trouvent pas

de public. L'auteur de pages personnelles consacre l'essentiel de son temps à la mise à jour d'information d'actualités de type événementiel et à l'interaction avec ses lecteurs. D'espace de publication assez traditionnel au départ, la page personnelle se double ainsi progressivement d'un lieu d'échange [Gallezot, Rebillard, Vidal 2004]. L'animation éditoriale s'impose dans l'objectif de « faire vivre » le site, au détriment d'un travail d'écriture et de mise à disposition de connaissances personnelles (passion, hobbys, savoir-faires,...) qui constituait pourtant bien souvent la motivation initiale. Il y a là un glissement qui s'opère : de la publication à la conversation, ce n'est d'ailleurs pas sans poser de problème identitaire à l'auteur du site personnel qui peut trouver la seconde tâche bien plus ingrate et moins valorisante que la première [Beaudoin, Licoppe, 2002].

Ce glissement touche également de plus en plus de sites marchands qui partant du postulat selon lequel « les marchés sont(seraient) des conversations »[15] s'attachent à valoriser de manière inflationniste les logiques de flux conversationnel permises par des outils d'auto-publication comme les blogs.
Ces derniers présentent des caractéristiques similaires. Avec toutefois une forme d'empilement de billets thématiques quotidiens qui privilégie le commentaire des lecteurs ou en tout cas l'interpelle plus directement. Il faut en cela distinguer les blogs personnels et les blogs institutionnels. Les premiers représentent le souhait de publier le « soi » avec des productions plus intimes et des commentaires qui vont dans le mêmes sens, la dimension sociologique à l'œuvre est ici celle de l'extime : de l'intime tourné vers l'extérieur. Les seconds focalisent sur la mise en valeur du travail d'un collectif ou sa visibilité, les commentaires associés pouvant être moins nombreux et plus informatifs. Soulignons que nombre de lecteurs de blogs s'acquittent eux-mêmes d'une fonction auctoriale sur leur propre blog (la « BlogRoll », liste de liens pointant vers des blogs similaires ou amis, attestant le plus souvent des cette appartenance communautaire), avec notamment une utilisation accrue de la syndication de contenu en amont (aggrégateur de fil RSS) ou en aval (affichage du contenu d'un autre site *via* le RSS) du processus de publication. Le terme de blogosphère prend là tout son sens. Il y a une grande réflexivité des blogs « je diffuse donc je suis » et « je collige donc je suis ».

Avec l'exemple de l'auto-publication de documents scientifiques, on peut observer plusieurs cas de figures, du chercheur qui de façon isolée héberge ses travaux sur sa page personnelle, au site Web d'institution (laboratoire, université, société savante) qui expose certaines recherches de ses membres, et jusqu'aux Archives Ouvertes (Open Archive) sur lesquelles sont déposées librement les productions (appelé auto-archivage de préprints ou postprints). La publication des résultats de la recherche est un point nodal de l'activité du chercheur. Ses compétences sont évaluées par les textes qu'il publie et plus précisément par la visibilité de ses travaux, par le nombre de citations faites par ses pairs dans leurs propres publications. Ainsi les archives ouvertes permettent (notamment) d'optimiser la potentialité d'être cité. Chaque communauté scientifique présente des usages singuliers face à l'auto-archivage. Ces usages varient selon les disciplines, selon la place des revues par rapport aux livres (distinction à observer entre SHS et STM[16], par exemple), la taille de la communauté, la position des *gatekeepers,* des types d'archives ouvertes proposées, l'éventuel accord des éditeurs du domaine... bref, de l'histoire constituée de la communauté scientifique et de la prise de position des institutions qui l'entourent [Gallezot, 2005]. Le mouvement du libre accès, les nouvelles dynamiques scientifiques à l'œuvre sur le Web, les nouveaux habitus des chercheurs en terme notamment d'auto-archivage, les prises de position politiques et aussi parfois polémiques de certains d'entre eux (Lawrence Lessig notamment refusant de publier dans des revues « à exclusivité »), ainsi que l'arrivée de nouveaux entrants majeurs aux ambitions clairement affichées (Google notamment avec son service « Scholar[17] »), cet ensemble de paramètres bouscule pour le moins les modèles traditionnels de la publication.

Aujourd'hui les chercheurs ont le choix entre rendre public une pré-publication (preprint) au sein d'une large communauté sans le contrôle d'un comité de lecture ou perpétuer le schéma traditionnel de la publication scientifique où le contrôle des pairs conduit à une évaluation et une validation du contenu scientifique du document. Nombre d'éditeurs mettent par ailleurs en place des modèles mixtes (cf

[15] The Cluetrain Manifesto. http://www.cluetrain.com
[16] Sciences Humaines et Sociales (SHS) et Sciences, Techniques et Médecine (STM)
[17] http://scholar.google.com

supra) permettant de garantir la libre circulation des résultats publics de la recherche et la valeur scientifique de ces documents, valeur pour laquelle l'usage seul de saurait suffire. Les Archives Ouvertes ont développé des outils comme Opcit, Citeseer[18] qui offrent un autre mode d'évaluation de la recherche[19] mais tant que ces outils ne seront pas stabilisés, utilisés et repérés par les instances d'évaluation, aucun choix manichéen ne pourra réellement être fait (si tenté qu'un tel manichéisme soit par ailleurs souhaitable). Les deux modèles et tout le spectre de leurs hybridations continueront de cohabiter.

A2- Figures de l'auteur

L'auto-publication bouleverse donc la figure de l'auteur du fait des possibilités offertes par l'infrastructure réticulaire et l'utilisation aisée des outils de publication. Cette figure de l'auteur est en rapport avec la façon de considérer l'ensemble « plateforme/contenus/liens » comme un document [RTP-DOC, 2003, 2005]. L'auto-publication renvoie alors à des phénomènes d'autoritativité, d'écriture collaborative et de générativité automatique.

Autoritativité :
« *Nous nommons pratiques autoritatives, les pratiques résultant d'une disposition acquise à s'affirmer auteur en dehors des autorités établies, ce qui nous permet de distinguer l'auteur « traditionnel » s'inscrivant dans un dispositif éditorial classique pratiquant un filtrage de la chose publiée, de l'auteur « autoritatif » s'autopubliant et construisant lui même les conditions de sa reconnaissance dans l'univers électronique* » [Broudoux, 2004]. Ainsi, la notion d'autoritativité expose l'idée que des individus ou des collectifs puissent s'engager de façon autonome dans la publication sur le web et signifie aussi bien des activités d'auto-production (création du contenu, mise en page, etc.), d'auto-sélection (évaluation du contenu, anticipation sur sa pertinence pour autrui, etc.) ou encore d'auto-diffusion (mise en ligne, référencement, etc.).

Ecriture collaborative :
Les plateformes mises en place permettent à un groupe constitué (ou en constitution) non seulement d'échanger et de partager des contenus mais aussi de diffuser cette collaboration reprenant en cela la notion de collaboratoire [Schatz, 1993] [Turner, 1999] et d'énonciation éditoriale [Souchier, 1998]. Avec un même outil de publication, une partition est possible et permet de gérer un espace privée et un espace public. L'espace privé est dévolu à l'activité d'écriture collective du groupe et l'espace public à la publication du résultat de cette activité. L'encyclopédie Wikipédia se présente comme un exemple prégnant de cette notion d'écriture collaborative, plus généralement un wiki (site web conçu par des individus distants) constitue un autre exemple remarquable. Une vision « méta » de ce phénomène est à considérer si l'on introduit la notion de liens hypertextuels. En effet, la mise en relation de ces différentes plateformes propose un atelier d'écriture globalisé. De même si l'on associe à cette vision les outils de recherche comme mettant en relation, par leurs index, l'ensemble des documents électroniques du Web l'utopie du « Mundaneum » de Paul Otlet est à portée de main, sous réserve de la nécessaire re-documentarisation évoquée plus haut.

Générativité automatique :
L'auteur disparaît ou plus précisément, auteur et lecteur ne font plus qu'un par la figure de l'interpréteur. L'auteur existe en amont, il a produit un jour un texte, des données… il existe aussi, toujours en amont dans construction d'ontologie et la réalisation d'agents permettant la générativité automatique. Mais le document auto-publié (automatique), même s'il collige des éléments auctoriaux, n'a pas d'auteur. L'activité auctoriale se trouve dans l'interprétation du document généré et publié. L'appréhension d'un document dépend notamment de la façon dont il est « lu » (interprété, médiatisé, etc.…). La matérialisation *in silico* du document permet une lecture à facette. La restitution (les

[18] http://opcit.eprints.org/, http://citeseer.ist.psu.edu/

[19] Si l'évaluation des chercheurs se réalise encore avec le rapport citation/lieu de publication (revue de rang *n*, facteur d'impact) ? Citeseer et OpCite sont des outils et des projets qui permettent de mesurer le nombre de fois qu'un article ou qu'un auteur a été cité dans la bibliographie d'un texte déposé dans une archive ouverte. Il s'agit de rendre compte de l'importance des travaux d'un auteur non plus à travers des revues dont l'ISI (SCI) a déterminé le facteur d'impact, mais à travers des articles déposés une archive (CiteSeer) ou sur des plateformes respectant le protocole OAI (projet OpCite). Ainsi la revue n'est plus le centre du processus d'évaluation, elle n'est plus l'attracteur des « bons » papiers. Chaque article en ligne renferme potentiellement des travaux de grande importance que d'autres chercheurs dans d'autres textes citeront et ce à l'échelle qui peut varier d'une archive à tous les articles en libre accès selon les projets.

variations) de documents tertiaires (générés) de tout genre sont des fruits incertains, des objets documentaires inconnus *a priori*, stabilisés ponctuellement par leur visualisation à l'écran : réécriture aléatoire et relecture fortuite [Gallezot, 2002].

III - Economie et pérennité du modèle

Le phénomène d'auto-publication n'est finalement pas nouveau si l'on pense au début de l'imprimerie et aux tracts. La ronéo et autre photocopieuse en leur temps permettaient l'auto-publication de contenus. L'effet diligence décrit par [Perriault, 2002] a simplement là aussi joué à plein. Aujourd'hui il trouve son apogée grâce d'une part au Web, qui élargit la diversité des contenus, la taille du public touché, et d'autre part aux outils de mise en forme des contenus à l'usage aisé et aux coûts d'équipement accessibles aux particuliers.

Si nous pouvons voir en Internet un projet politico-économique reconduit par une convergence technologique [Lacroix, Miege, Tremblay, 1994] nous pouvons appréhender le Web sous l'aspect de l'émergence d'un espace d'expression, d'une possibilité de diffusion (d'échange) de textes scientifiques jusqu'à la création collaborative d'encyclopédie en ligne en passant par une « expression intime publique ».

Depuis l'origine scientifique de l'auto-publication sur le Web jusqu'aux blogs et autres wikis, c'est le même souhait qui est formulé : la libre diffusion de contenus à des fins de visibilité ou de simple expression directe. Par ce recours au lexique de la liberté et de l'ouverture, les initiateurs des expériences d'auto-publication sur le Web teintent leurs actions d'un militantisme pour l'échange réciproque et la liberté de communication trouvant ses origines dans l'idéal de l'Internet scientifique des années 1980 [Flichy, 2001]. A l'inverse, les tenants du processus classique de publication, sous couvert d'une nouveauté qu'il est nécessaire d'analyser, d'appréhender, brandissent comme seul argument la qualité des documents ou la légalité pour mieux conserver le système d'évaluation et d'édition en place, alors même que de plus en plus d'études convergent pour attester que la qualité scientifique n'est aucunement altérée (c'est parfois même le contraire) par le jeu de systèmes d'évaluation ouverts, et ce indépendamment des champs dans lesquels ces études ont été menées : [Lawrence, 2001] [Kurtz, 2004] [Odlyzko, 2002] [Antelman, 2004]. Au final, ces différentes revendications soulignent l'enjeu de l'auto-publication comme modèle alternatif aux formes économico-éditoriales dominantes de la diffusion des savoirs.

A1 - Le modèle de l'auto-publication

Dans le cadre particulier de l'édition scientifique, le modèle économique de l'auto-publication est celui de la publication à compte d'auteur, avec pour coût principal la mise en place des outils et infrastructures de diffusion (Cf. § I). Ce modèle est même repris par des éditeurs scientifiques commerciaux, où c'est l'auteur du texte qui paie sa publication et non plus le lecteur (abonnement individuel, abonnement à des bouquets par bibliothèques, etc...). Et ce, en « réponse » au mouvement de l'Open Access qui prône notamment la liberté de l'auteur à disposer de sa production.

Schématiquement de 1989 à 1994, le Web c'est d'abord l'échange entre scientifiques auxquels viennent s'ajouter quelques autres passionnés de l'informatique. Il repose donc sur des infrastructures institutionnelles non marchandes.
Cette apparente gratuité sera reformulée avec l'apparition des FAI et le Web pour tous (1995-1996). Les internautes pour se connecter depuis leur domicile devaient s'acquitter d'une somme. Ce ticket d'entrée payant se doublait du coût des communications locales (du moins en France, aux USA la boucle locale est gratuite). Même si le marché des FAI se recompose en permanence au gré des technologies (ADSL, compression vidéo, etc...) l'internaute paie son entrée sur le web. Ensuite les promesses du FAI et l'imaginaire de début du Web font le reste : l'accès gratuit à une multitude de contenus. Et effectivement le secteur non-marchand est important sur le Web (institutions publiques,

association, bénévolats, ..) et même les résistances idéologiques à la marchandisation de l'Internet se sont estompées, il n'en demeure pas moins que l'habitude d'un accès gratuit aux contenus publiés sur le Web est ancré chez les Internautes. Est-ce la jeunesse du Web qui peine à trouver une profitabilité économique sur les contenus ou le paiement des contenus n'est-il pas envisageable sur le Web ?

La « bulle internet », sa floraison de start-up en « OO » autour de l'année 2000, pouvait laisser envisager la 2e supposition comme inéluctable. Or actuellement si certaines entreprises peuvent se montrer frileuses, attendre et préfèrent laisser les technologies disruptives jouer le rôle d'incubateurs d'un Web marchand, il faut aussi pointer des réussites économiques sur le Web soit à base de financement directe ou de revenu publicitaire. On peut citer des entreprises comme Amazon, Itune Music Store, Google, ….

L'auto-publication puise donc son origine et ses particularismes dans des modèles ouverts et collaboratifs auto-régulés. A ce titre elle se heurte doublement au modèle économique qui prévaut aujourd'hui sur le Web et qui, lui, offre les marques de la clôture et de la dérégulation.

A3- La pérennité de l'auto-publication

Les différentes expériences d'auto-publication sur le Web se sont pour la plupart inscrites dans une dynamique non-marchande, leurs initiateurs considérant bien souvent que l'inféodation au marché des formes traditionnelles et dominantes de publication était de nature à limiter la liberté de communication. Le développement de sites institutionnels pour l'édition scientifique et technique (recours aux financements publics), les pages personnelles (bénévolat), les réseaux peer-to-peer d'échange de fichiers constituent autant de traductions de cette revendication d'un accès libre aux contenus à partir d'échanges non-marchands. Ce constat amène à se demander si l'auto-publication pourra connaître durablement la même ampleur qu'actuellement. La mobilisation des bénévoles et des organisations publiques, leurs énergies et leurs moyens perdurera-t-elle ?
L'histoire des technologies de communication, et en particulier dans le domaine des médias, nous enseigne que les médias alternatifs comme les fanzines ou les radios libres sont bien souvent marginalisés sur le long terme au regard du poids du secteur marchand. L'auto-publication est-elle un mode alternatif voué à disparaître ou bien à coexister avec les modèles traditionnels ? On peut avancer qu'Internet n'est pas un média unidirectionnel, qu'il se démarque ainsi de l'histoire de médias traditionnels. L'effet réseau ramifie, démultiplie, agrège selon la figure du rhizome… Pointe alors l'idée d'une dialectique réticulaire entre un web marchand et un web non-marchand, les deux justifiants au final la pose et la vente des « tuyaux », ainsi que les machines connectées au réseau, activités majeure réellement lucratives de l'Internet [Gensollen, 1999].

De même si les technologies disruptives servent d'incubateur pour propager le modèle de l'auto-publication, leur sophistication croissante peut laisser entrevoir le même type d'évolution. Le perfectionnement des logiciels, la complexification des compétences informatiques creusent un écart

[23] L'exemple type de ce propos est révélé par les CMS, si une personne non informaticienne de formation peut mettre en place un site Web, ou un blog, il lui faudra aussi quelques compétences en infographie et quelques notions de documentation pour réaliser un projet d'apparence professionnelle qui se démarque des « templates » de base. Même si la notion de « site professionnel » et de « compétences » est subjective, la question même de l'usage de ces CMS renvoi à un apprentissage minimum sur la rédaction du contenu (format, style, etc.) ou encore sur la maintenance de cet outil (mise à jour, recherche de bug d'affichage, …) voire l'interopérabilité possible avec d'autres plateformes.

de plus en plus large entre les réalisations professionnelles (division du travail accentuée et élévation des compétences) et les sites proposés par des amateurs. Autrement dit, il est toujours possible pour un individu isolé et possédant un minimum de formation de publier sur le web, mais dans un registre de moins en moins comparable avec les projets de plus grande envergure[23].

A cet égard, si les blogs sont partis du modèle de l'auto-publication « de l'intime », ils se professionnalisent. C'est par exemple pour une entreprise un véritable moyen de communication doublé de la possibilité d'obtenir de réactions (commentaire bon ou mauvais). Il sont désormais de plus en plus utilisés à des fins de gestion de projet, de marketing direct, de media-positionning, de veille, etc. Ces usages en se multipliant appellent la création de blogs verticaux ou thématiques conçus comme des magazines en ligne, ils participent à la constitution d'un bouquet stratégiquement élaboré autour de groupes d'annonceurs : le nanopublishing. Questionné sur ses objectifs et le modèle économique sous-jacent, les propos de Christophe Labédan, co-fondateur du premier groupe français de nanopublishing sont éclairants : « *… nos objectifs de croissance 2005 sont continuellement repoussés mais le but est de créer une trentaine de blogs thématiques cette année dont une dizaine dans le secteur B2B. Notre modèle économique est principalement basé sur la monétisation de l'audience, sous toutes ses formes, d'où un besoin de générer un trafic de qualité sur des thématiques ciblées. […] Il est assez simple de créer un blog, il est beaucoup plus compliqué de créer une entreprise media et de développer un contenu et un trafic de qualité, c'est un investissement long terme* »[24].

IV - Conclusion

L'apparition du Web a permis de donner au phénomène déjà ancien de l''auto-publication une consistance et une résonance particulière. Dans le cadre du développement socio-historique de l'Internet, l'auto-publication constitue une modalité originale d'appropriation sociale du réseau, marquée par une dialectique mutualisation / marchandisation :
- des solutions techniques qui permettent l'accroissement de la production de contenus payants et gratuits, leur large diffusion ou leur mutualisation ;
- un mode de diffusion professionnel / un mode de diffusion alternatif ;
- une logique économique marchande / une logique non-marchande.

Cette vision duale de l'auto-publication est-elle le reflet d'une phase intermédiaire de constitution ou d'un phénomène installé mais fluctuant au gré des évolutions techniques et des appropriations de l'Internet ? La persistance et la recomposition incessante de production/diffusion de contenu sur le Web par des individus et des collectifs sont, à ce sujet, éclairantes. Des modèles parallèles continueront sans doute encore de coexister, réalisant une géométrie nécessairement variable.

BIBLIOGRAPHIE :

- ANTELMAN K., "Do Open-Access Articles Have a Greater Research Impact ?" En ligne. http://www.lib.ncsu.edu/staff/kantelman/do_open_access_CRL.pdf
- BEAUDOUIN Valérie, LICOPPE Christian, 2002, « La construction électronique du social :
- BERNERS-LEE T., HENDLER J., LASSILA O., The Semantic Web, Scientific American, May 2001
- BROUDOUX E., Pratiques autoritatives de publication électronique d'images détournées, 2004 http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/11/40/sic_00001140_01/sic_00001140.pdf
- CHRISTENSEN, CLAYTON M. The Innovator's Dilemma: When New Technologies Cause Great Firms to Fail. Boston, Mass.: Harvard Business School Press, 1997.
- FLICHY Patrice, 2001, *L'imaginaire d'Internet*, Paris : La Découverte.
- GALLEZOT G., « Les Archives Ouvertes en France », In Aubry C. et Janik J. (dir), « les Archives Ouvertes », ADBS/CNRS, Juin 2005

[24] http://www.silicon.fr/getarticle.asp?ID=8720

- GALLEZOT G., Exploration informationnelle et construction des connaissances en génomique, Les Cahiers du numérique, Hermes, vol. 3, n°3-2002, pp 121-136.
- GALLEZOT G., REBILLARD F., et VIDAL G., « l'auto-publication » in Ghislaine Chartron et Franck Rebillard., *Modèles de publication sur le web*, Rapport d'activités AS-CNRS 103
- GENSOLLEN Michel, 1999, " La création de valeur sur Internet ", *Réseaux*, n° 97, pp. 15-76.
- JEANNE-PERRIER Valérie ; LE CAM Florence ; PELISSIER Nicolas. - Les Sites Web Auto-Publiés d'Information Ethique (Swapies), un retour du paradigme de la presse d'opinion ?. - QUADERNI . - (2004,printemps), n°54, p.15-25.
- KURTZ M.J., 2004. *Restrictive access Policies Cut Readership of Electronic Research Journal Articles by a factor of Two*. Document de travail. http://opcit.eprints.org/feb19oa/kurtz.pdf
- LACROIX, Jean-Guy, MIÈGE, Bernard et TREMBLAY, Gaëtan (sous la direction de), De la télématique aux autoroutes électroniques. Le grand projet reconduit, éditions des Presses de l'Université de Grenoble, 1994
- LAWRENCE S., 2001. Online or Invisible ? *Nature*. 411(6837):521. En ligne : http://www.neci.nec.com/~lawrence/papers/online-nature01
- ODLYZKO A. 2002. The rapid evolution of scholarly communication. Learned Publising. 15:7-19
- PERRIAULT J. (2002) *L'accès au savoir en ligne*. Paris : Odile Jacob.
- RTP-DOC (CNRS 33) (collectif d'auteurs), « Document : forme, signe et médium, les re-formulations du numérique », 2003 , http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000511.html,
- RTP-DOC (CNRS 33) (collectif d'auteurs), Le texte en jeu Permanence et transformations du document, 2005, http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001401.html
- RTP-DOC (CNRS 33) (collectif d'auteurs), Les déplacements documentaires - version annotée, http://rtp-doc.enssib.fr/dw2_out.php?id=96
- SCHATZ, B.R. (1993). " A Model Collaboratory - the Worm Community System. " In : *NRC report on National Collaboratories*, 1993. [Internet] consulté en septembre 1998 : http://www.canis.uiuc.edu/projects/wcs/national_collaboratories.html
- SOUCHIER E., « l'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », les cahiers de médiologie, N°6 1998, http://www.mediologie.org/collection/06_mediologues/souchier.pdf
- TURNER, W.A. (1995). " Les Professionnels de l'Information Auront-ils une Place dans les Collaboratoires de la Recherche ? " In : *Solaris*, nº2, 1995. [Internet] consulté en mars 1999 : http://www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/d02/2turner.html
- ZACKLAD M., Introduction aux ontologies sémiotiques dans le Web Socio Sémantique, Ingénierie des Connaissances 2005. 03 juin 2005, http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001479.html